

Une formule
(vraiment)
magique

Virginie Paquier

Du Même Auteur :

L'ENVERS DES CORPS, Roman

CODE TATTOO, Roman

OFFRE LOGEMENT CONTRE MENUS SERVICES, 3 volumes, Roman

(Traduit en Anglais sous le titre : **Laura and Mr Solis, rent-free**)

LA JOLIE VIE DE MELANIE, Roman

DEUXIEME ETAGE, RAYON HOMMES, Roman

LE DERNIER FACTEUR, Roman

C'EST COMME CA, PAPA !, Roman

L'ATELIER DES CŒURS EGARES, Roman

PAGE BLANCHE, Roman

FRANCESCA, Roman

L'AFFAIRE LECLOU, Roman (série Leclou 1)

LE SOIGNEUR D'ARBRES, Roman (série Leclou 2)

LE CHANT DE LA BAIE, Roman (série Leclou 3)

AVANT QU'IL N'EN RESTE RIEN, Roman (série Leclou 4)

CEUX DE L'UBAC, Roman (série Leclou 5)

OU SCINTILLEN LES ROCHES, Roman (série Leclou 6)

A L'ATTENTION DES LECTEURS :

Le lieutenant Lucien Leclou est un personnage récurrent, déjà rencontré dans « Avant qu'il n'en reste rien », « Le chant de la baie », « L'affaire LECLOU », « Le Seigneur d'arbres » « Ceux de l'ubac » et « Où scintillent les roches » (ou l'on retrouve également la journaliste Macha Daumas), du même auteur.

Toutes ces histoires sont indépendantes et peuvent être lues dans le désordre. Cependant, si vous n'en avez encore lu aucune, vous pouvez suivre cet ordre ;

L'affaire LECLOU (les débuts du lieutenant Leclou)

Le Seigneur d'arbres (petite apparition du lieutenant, une aventure de Macha Daumas)

Le chant de la baie (une enquête du lieutenant Leclou)

Avant qu'il n'en reste rien (Le lieutenant Leclou fait une étonnante rencontre)

Ceux de l'ubac (une enquête du lieutenant Leclou et Macha Daumas)

Où scintillent les roches (une enquête du lieutenant Leclou et Macha Daumas)

Une formule vraiment magique (une enquête du lieutenant Leclou et Macha Daumas)

ISBN : 979-10-359-2673-1

© Virginie Paquier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Tout était prêt. Les rayons remplis à ras bord et les responsables sur le qui-vive pour procéder à un réassort si c'était nécessaire. La poissonnerie sentait le frais, et la boucherie fignolait la présentation des paupiettes. Les étiquetages étaient finis, les têtes de gondole bien mises en valeur, la démonstratrice en produits de beauté toutes teintes dehors. La machine à nettoyer passait dans les dernières allées, et le directeur faisait son tour de vérification, comme tous les jours. Mais ce samedi-là, c'était tout de même un peu particulier, parce qu'une des marques phares en alimentaire avait lancé un plan national de promotion, limité à une journée seulement. En effet, la boisson gazeuse sucrée non alcoolisée *Vraicola* serait vendue au prix imbattable de vingt-cinq centimes le litre. C'était une première dans l'histoire de l'enseigne, qui faisait pourtant tout pour obtenir de ses fournisseurs les plus gros rabais, en exerçant sur eux une pression continue. Mais *Vraicola* était une marque qui faisait partie des grands groupes industriels, ceux qui imposent leurs lois, pas ceux qui subissent celles de la grande distribution. La présence de la boisson préférée des

jeunes dans tous les foyers depuis des années leur permettait de faire la pluie et le beau temps chez leurs distributeurs, et s'ils avaient organisé cette journée spéciale, c'était avant tout pour se faire un gros coup de pub avant l'été, saison la plus haute pour les ventes, saison des assoiffés.

On attendait donc beaucoup de monde pour cette journée spéciale, et c'est pour cela que chaque magasin de l'enseigne avait mis les petits plats dans les grands. Il avait fallu gérer surtout les énormes stocks de la fameuse boisson, des milliers de bouteilles d'un litre, livrées par camions entiers durant la semaine, et qui prenaient à eux seuls le quart de la surface de stockage de la réserve. Mais le directeur comptait bien en écouler au minimum un bon tiers dans la matinée, et dégager ainsi la place rapidement. Un manutentionnaire avait été affecté à la surveillance de ce seul produit, avec pour mission de remettre tout au long de la journée des packs de *Vraicola* dans le rayon, au fur et à mesure de leur disparition. Un coup d'œil à l'entrée, deux minutes avant l'ouverture du rideau métallique, permit de confirmer que les clients avaient bien reçu le message, matraqué pendant toute la semaine sur les médias et les réseaux, et qu'ils avaient décidé de profiter de l'aubaine. Venant de l'agglomération et de toutes les communes voisines, particulièrement denses en population, ils s'étaient déplacés en masse pour l'occasion. La boisson pouvait être conservée

plusieurs mois, et les stocks des particuliers ne seraient certainement limités qu'à leur capacité de stockage. Certains n'hésiteraient sans doute pas à remplir leur cave et même leur garage, voire leurs pièces inoccupées. Sans compter tous les épiciers et revendeurs qui ne manqueraient pas de faire un bénéfice avec cette affaire. En réalité, il y avait déjà une foule importante qui attendait l'ouverture, et lorsqu'il vérifia sur l'écran de la caméra extérieure, le directeur se rendit compte que l'attroupement n'avait absolument rien à voir avec d'autres journées de promotion, même les meilleurs succès qu'il avait pu connaître depuis quatorze ans à ce poste. Même l'offre spéciale du premier fabricant de pâte à tartiner au chocolat. La foule déjà impressionnante grossissait à vue d'œil, et il se demanda s'il n'y avait pas là quelque chose de menaçant, voire de dangereux. Le temps que son instinct de responsable de site lui dicte de mettre en place une action de sécurité spécifique à la situation, il était déjà trop tard. Il n'eut pas la possibilité de donner l'ordre d'attendre pour relever le rideau, celui-ci était déjà en train de monter, et les portes se déverrouillaient, permettant aussitôt à plusieurs dizaines de clients de pénétrer dans le magasin à un rythme d'enfer. Le directeur les regarda avancer, tous ensemble, vers les accès, avec un peu d'angoisse. Les employés ne semblaient pas se rendre compte, occupés qu'ils étaient aux derniers détails de leurs mises en place,

le nez sur leurs écrans. Pour eux, c'était un samedi comme les autres, peut-être juste un peu plus chargé encore, mais c'était le travail, et au moins, on ne verrait pas le temps passer. Heureusement, le magasin était immense, et la foule, bien que compacte au départ, et un peu brouillonne, se dispersa peu à peu dans les allées.

Cependant, on pouvait nettement discerner un mouvement d'ensemble dirigé vers un même côté, celui des boissons. Certains clients faisaient leurs courses comme d'habitude, un rayon après l'autre, mais d'autres, une quantité non négligeable, semblaient vouloir atteindre directement ce côté du magasin, qui représentait un espace d'environ cinq cents mètres carrés. Le directeur quitta son poste d'observation pour aller faire un tour là-bas, et vérifier que tout se passait bien. Sur place, il remarqua tout de suite la foule massée devant le linéaire du *Vraicola*. On n'y voyait presque plus les bouteilles alignées avec soin le matin même, tellement il y avait de personnes agglutinées avec leurs chariots. De plus près encore, on pouvait remarquer à quelle vitesse ceux-ci se remplissaient entièrement des produits de cette seule marque. Des dizaines et des dizaines de bouteilles par chariot, qui, à peine partis vers les caisses, étaient remplacés par d'autres se remplissant au même rythme infernal. Après quelques minutes seulement, il ne resta plus un seul produit dans le rayon. Le directeur chercha du regard le

manutentionnaire, et le vit arriver, tirant son transpalette chargé jusqu'à la hauteur maximum. Le remplissage allait pouvoir commencer. Il fit encore quelques mètres, mais n'eut pas le temps d'arriver jusqu'au rayon. Les clients déçus, insatisfaits, et frustrés, qui avaient vu les dernières bouteilles filer sous leur nez, se jetèrent sur les packs avant même qu'ils ne soient disposés à leur emplacement. En moins de cinq minutes, il n'y avait plus rien et le pauvre gars regarda son chargement disparaître comme par magie, légèrement apeuré. Enfin, il sembla réagir et fit rapidement demi-tour pour reprendre le chemin de la réserve. Les consignes avaient été claires : ne pas laisser de vide. Il craignait donc que le directeur ne lui fasse des reproches s'il se rendait compte de la situation. Pourtant, il était évident qu'il n'aurait pas pu faire mieux. Afin de remédier à la situation en urgence, le responsable suivit donc le manoeuvre dans la réserve et, retroussant ses manches de costume, l'aida à refaire le plein, puis l'accompagna jusqu'au rayon. Là encore, tout fut vidé en quelques minutes. Rien à faire, il fallait appeler un autre employé en plus, sinon, il ne s'en sortirait pas.

Le petit manège dura jusqu'à treize heures, permettant de vider plus de la moitié du stock entassé dans la réserve. Puis, les choses semblèrent se tasser un peu, jusqu'à ce que la foule revienne en force. Le directeur, entretemps, avait délaissé le rayon, confiant. Les deux manutentionnaires se

débrouillaient bien et l'affolement avait laissé place à la lassitude. Mais ils allaient bientôt être relevés par une nouvelle équipe et ils pourraient aller déjeuner. Cependant, alors que tout semblait sous contrôle et que l'opération était sur le point de dépasser en milieu d'après-midi seulement les objectifs fixés pour la journée, laissant prévoir une rupture de stock, l'adjointe du directeur apparut soudain dans la salle de réunion où celui-ci faisait un point intermédiaire. Elle avait l'air choquée.

- Monsieur Delnotte, je peux vous parler ? C'est très, très important.
- Qu'est-ce qui se passe, Delphine ?
- C'est très grave. Il faut que vous veniez voir.

Delnotte comprit qu'il ne s'agissait pas d'une broutille. Et d'ailleurs, Delphine n'avait pas l'habitude de le déranger pour rien. Il posa son stylo et sortit derrière elle, laissant ses collaborateurs et chefs de rayon en plan, intrigués eux aussi.

- Monsieur Delnotte, une cliente a fait un malaise, là-bas, au rayon des boissons, devant le *Vraicola*.
- Un malaise ? Vous avez appelé les secours ?
- Bien sûr, mais ils n'ont rien pu faire, elle est morte.

Trois minutes plus tard, le directeur était à l'infirmierie, où la cliente avait été transportée après s'être évanouie, pour attendre les secours. On ne l'avait pas appelé tout de suite, parce qu'on pensait qu'elle allait se remettre, et que ce n'était qu'une fausse alerte, une fatigue ou un échauffement passagers. Mais malheureusement, elle ne s'était jamais réveillée. Le médecin était toujours là, il attendait le responsable.

- C'est vous, le directeur ?
- Oui, bonjour, docteur. Que s'est-il passé ?
- Elle est tombée d'après ce qu'on m'a dit, elle a perdu connaissance, et je n'ai pas pu la ranimer.
- Mais comment cela est-il possible ? Cette femme est toute jeune !
- Je ne peux pas être sûr, pour l'instant. Il va falloir faire des examens complémentaires.

Le directeur quitta l'infirmierie très contrarié. C'était la première fois qu'il devait faire face à un drame pareil, dans SON magasin. Il paraît que la jeune femme s'était sentie mal, et que quelqu'un, en la voyant soudain étendue sur le sol, avait lancé l'alerte. Evidemment, le problème de la sécurité qui avait effleuré Delnotte à la vue de la foule le matin-même, revenait à son esprit, mais tout de même, il

croyait peu à un accident. Cette personne avait peut-être une maladie grave, une faiblesse qui avait déclenché par hasard le malaise ici et aujourd'hui. Il fallait attendre les résultats des examens médicaux. Elle était seule pour faire ses courses, comme la majorité des clients, et personne n'avait pu précisément témoigner de ce qui s'était passé, à cause de la confusion qui régnait. Heureusement, les caméras donneraient sans doute un éclairage sur l'évènement.

En attendant, l'activité ne s'arrêtait pas dans le magasin, qui d'ailleurs, devait fermer ses portes une heure plus tard. « The show must go on. », même dans la grande distribution. La police allait arriver, appelée par le médecin qui préparait son rapport d'intervention. On ne pouvait pas faire grand-chose de plus, d'autant qu'à présent, le rayon des boissons était presque désert puisque tout le stock de *Vraicola* avait été vendu. Effectivement, les policiers arrivèrent très rapidement, et demandèrent à parler au responsable. Celui-ci les conduisit à l'infirmierie, en leur expliquant le peu qu'il savait, et qui lui avait été rapporté, puisqu'il n'était pas sur place au moment où la dame était tombée, lui non plus. Même le manutentionnaire affecté au rayon était dans la réserve à ce moment-là, et il n'avait rien vu. Ce jeune homme, un nouvel embauché, encore en période d'essai, commençait sa vie professionnelle d'une bien étrange façon. Il

ne pourrait certainement pas oublier ses débuts dans le commerce de détail.

La police interrogea le médecin, puis demanda à voir les vidéos de surveillance. Pendant ce temps, le directeur fermait enfin la boutique, avec soulagement. Il se souviendrait lui aussi toute sa vie de cette journée, aussi forte en chiffre d'affaires qu'en émotion. Puis il rejoignit les enquêteurs dans les bureaux de la sécurité, où les services de surveillance leur montraient pour la cinquième fois l'enregistrement des trois caméras situées au plus proche du lieu du drame. Mais même en recoupant ces trois vues différentes, il était bien impossible de distinguer quoi que ce soit. La foule, importante à cette heure-là, cachait la cliente malheureuse, qui ne devait pas faire plus d'un mètre soixante-cinq et disparaissait presque totalement entre les hommes, les femmes plus corpulentes, et tous les bras levés et tendus vers les packs. Elle-même avait dû tenter également de se rapprocher des bouteilles. Sur les images, on la perdait de vue, puis on la retrouvait, tout du moins partiellement, et on la reperdait à nouveau. Jusqu'à ce que la foule s'écarte, la laissant cette fois apparaître allongée au sol, inanimée. Alors qu'on pouvait voir certains clients se baisser vers elle pour essayer de l'aider, d'autres se retournaient déjà vers leur objectif initial, et certains n'avaient même pas daigné lui jeter un regard, concentrés qu'ils étaient sur le *Vraicola*. Les bonnes affaires, cela ne se manque pas. Il y aurait

bien quelqu'un pour s'occuper de cette pauvre malheureuse. Et puis, on ne vient pas dans un endroit pareil lorsqu'on est affaibli ou malade. C'était ce qu'ils avaient dû penser.

Bref, impossible pour les enquêteurs d'émettre la moindre hypothèse sur ce qui avait pu se produire dans la cohue et l'indifférence générale. Cela tournait au triste fait divers, sauf que l'expérience leur laissait imaginer que cette femme, dont on ne connaissait pour l'instant ni le nom ni l'âge, puisqu'elle n'avait aucun papier sur elle, devait bien avoir une famille, peut-être un mari, des enfants, des parents qui ne tarderaient pas à souffrir de son absence. Peut-être avait-elle perdu son sac ou ses papiers dans la foule ? Quelqu'un avait pu les ramasser et partir avec. Et c'est là qu'un malaise fatal pouvait prendre une tournure dramatique, car l'émotion, lorsqu'elle envahit peu à peu les foyers informés par des médias toujours pressés, finit par créer des drames explosifs. Comment imaginer, en effet, qu'on ne puisse plus faire ses courses sans s'exposer à de telles mises en danger ? D'ailleurs, certains employés du magasin commençaient à discuter entre eux, perturbés par l'évènement qui avait déjà fait le tour de tous les secteurs, causant un émoi difficile à contenir. Que s'était-il passé, exactement ?

Il n'y avait finalement que la star du jour, le *Vraicola*, qui restait triomphante, aveugle, et dont les propriétaires et actionnaires étaient épargnés

par le drame. Depuis leurs lointains bureaux ultramodernes et leurs tours de verre, ils ne pourraient pas être témoins ce qui se passait chez l'un des si nombreux détaillants de leur produit, et peu leur importait certainement. Ce n'était qu'un détail de l'histoire, une larme dans l'océan.

Quelques jours plus tard, les résultats de l'autopsie parvinrent jusqu'au bureau du capitaine Archibald Martin. Certes, celui-ci avait entendu parler comme tout le monde de cette histoire de femme décédée subitement dans un supermarché, au milieu des rayons, mais il était question d'un accident et il ne s'imaginait pas que l'affaire viendrait s'échouer sur son écran d'ordinateur un jour. Qu'est-ce que c'était que cette nouveauté ? Il ouvrit le document joint, et découvrit plusieurs pages assez fournies, comprenant rapports d'intervention, recherches d'identité, rapports d'autopsie, enquêtes de reconstitution et autres détails qui lui permirent de saisir rapidement en quoi il pouvait être sollicité.

Il était évident qu'il y avait là de quoi se poser beaucoup de questions, et donner à l'affaire une direction bien différente de celle qu'elle avait prise au départ.

Il n'avait pas besoin de consulter le planning. Un seul de ses hommes était disponible et suffisamment expérimenté pour prendre le dossier en main rapidement, c'était Leclou.

CHAPITRE 2

Le lieutenant Lucien Leclou était en train de constater les traces d'une scène de violence conjugale sur le rebord d'une vasque de salle de bain, lorsque son téléphone se mit à sonner, dans la chambre voisine. Ce n'était pas la sonnerie enregistrée pour les appels de sa femme, Elsemiek, donc c'était pour le boulot. Ça attendrait bien quelques minutes, qu'il finisse ce travail de précision, aussi glauque soit-il. Mais à peine le silence retrouvé, un nouvel appel arriva, suivi d'un autre. Cela devait être le même interlocuteur, et c'était sûrement urgent. Leclou se décida donc à abandonner son pinceau de prélèvement, qu'il confia à son collègue de la police scientifique, pour répondre.

— Leclou !?

- Capitaine ? Je vous écoute, oui.
- Nom de dieu ! Vous ne pouvez pas répondre, non ? Vous croyez que je vous appelle pour un petit truc sans importance ?
- Désolé, capitaine, j'avais le nez dans les empreintes.
- Bon, vous terminez ce soir pour que tout parte chez le juge, et vous allez prendre une nouvelle affaire dès demain. Je vous envoie les éléments et on se voit en début de matinée.
- Très bien, chef, à demain !

Le capitaine avait toujours l'air de penser qu'on ne voulait pas lui parler. Bon, c'était peut-être un peu vrai, parce qu'il était parfois d'humeur détestable, et on ne pouvait pas toujours répondre au quart de tour. Pourtant, il connaissait bien Leclou, depuis toutes ces années de collaboration. Il savait que le lieutenant n'était pas un amateur, et qu'il allait toujours au bout de ses dossiers. La confiance mutuelle entre les deux policiers allait de soi, et si Leclou avait souvent contribué à la reconnaissance dont jouissait Martin dans le milieu, lui aussi l'avait parfois couvert en retour, au risque de se faire taper sur les doigts par sa hiérarchie. A l'occasion de la toute première affaire du lieutenant, ils avaient même fait connaissance avec leurs femmes respectives. Ils ne se voyaient cependant que rarement en dehors du travail, et il

n'y avait qu'une seule chose qui tapait sur le système de Martin, c'était que Leclou soit devenu végétarien, à cause justement de sa femme hollandaise, adepte de ce mode de consommation. Non pas qu'il soit contre l'idée en théorie, mais il supportait difficilement que son protégé soit considéré par les autres membres de l'équipe comme l'écolo de service, non-violent, mangeur de graines et buveur de jus mixés. Cela faisait un peu tache dans la police, et il détestait les remarques acerbes et moqueuses des collègues et des autres brigades. A part ce détail, c'était toujours un plaisir de travailler avec ce policier un peu hors-normes, pas toujours très sûr de lui et un peu trop sensible, mais bûcheur et intuitif. Dans une enquête comme celle de la femme du magasin, sa diplomatie et son bon sens seraient indispensables. Même si l'on est du côté de la justice, lorsqu'on touche de près ou de loin à une affaire en lien avec un groupe aussi puissant que celui de ce fabricant de boissons mondialement reconnu, de la finesse, il en faut. Martin envoya donc soigneusement tous les éléments du dossier sur la messagerie de son lieutenant, afin qu'il en prenne connaissance avant leur rendez-vous. Cela permettrait de gagner du temps.

Pendant ce temps, Leclou se hâtait de terminer ses relevés afin de mener à terme son enquête en cours. Il n'aurait l'esprit libre pour une nouvelle affaire que s'il savait de façon certaine que ce père

de famille violent et alcoolique en prendrait pour longtemps.

Il ne devait pas non plus oublier son rendez-vous du surlendemain avec une amie très chère, une jeune journaliste qu'il connaissait depuis quelques années, et avec laquelle il entretenait des relations sporadiques, mais assez denses. Pour tout dire, à chaque fois qu'ils se revoyaient ou presque, elle l'aidait, plus ou moins volontairement, à résoudre certaines énigmes ou simplement, à mieux les comprendre. Cette jeune femme perspicace se nommait Macha Daumas, et travaillait pour un magazine spécialisé dans le domaine de l'environnement, le journal *La Nature*. Elle réalisait des portraits de personnes connues ou inconnues, qui lui avaient tapé dans l'œil pour des raisons parfois inexplicables. En réalité, elle suivait son instinct et sa rubrique connaissait un véritable succès national, ainsi que dans quelques pays francophones. Justement, elle rêvait depuis longtemps déjà de réaliser le portrait du lieutenant Lucien Leclou, qu'elle trouvait héroïque, comme nombre de ses collègues policiers. Mais lui, d'après la jeune femme, avait quelque chose de plus ; il était profondément humain. Plusieurs fois déjà, elle avait essayé d'obtenir qu'il accepte ce portrait. Mais il avait refusé, en expliquant que son métier exigeait avant tout beaucoup de discrétion, et qu'il était hors de question pour un officier du service public de fanfaronner dans les journaux. Macha

avait fini par trouver un compromis, en lui proposant de faire un article anonyme, exceptionnellement et compte tenu de sa profession. Cela était un peu contradictoire, de faire un portrait sans nom, mais les lecteurs pourraient comprendre pourquoi, et il serait tout de même représentatif d'un certain nombre des camarades et collègues du lieutenant, ce qui n'était pas sans intérêt. Bref, Leclou avait accepté, finalement convaincu de l'utilité de parler de son quotidien, souvent méconnu ou déformé.

La journée de travail du lieutenant se termina très tard ce soir-là, car l'affaire de violence conjugale avait pris plus de temps que prévu. Sa femme, Elsemiek, l'attendait patiemment. Elle voulait s'assurer qu'il tiendrait bien sa promesse de l'accompagner pour le Holland Festival, cette fois-ci. Cela faisait deux ans qu'il annulait au dernier moment, et qu'elle partait seule rejoindre sa famille pour cet évènement unique, où ses parents l'emmenaient traditionnellement, depuis l'âge de trois ans.

- Bien sûr, ma chérie, je viendrai, cette année. Rien ne pourra m'en empêcher.
- Mais tu as dit la même chose l'année dernière, et aussi l'année d'avant !

Elsemiek parlait français à la perfection, car elle donnait des cours de langue et faisait des traductions de toutes sortes pour des entreprises de la région. Parfois, il lui arrivait même de corriger son mari lorsqu'il faisait une petite faute d'orthographe. Elle ne croyait plus trop aux promesses de Lucien concernant leurs loisirs communs, depuis qu'elle avait essuyé plusieurs déceptions, mais elle l'aimait et elle comprenait, même si elle ne lui disait pas, qu'il trouvait son équilibre en s'investissant à fond dans son travail. Elle avait bien entendu parler de cette journaliste, avec beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs, et cela l'avait un peu frustrée de ne pas la connaître et qu'il en dise autant de bien, mais elle ne pouvait pas empêcher qu'il rencontre des gens intéressants. S'il devait un jour avoir son portrait dans un magazine, elle serait très fière de lui.

Le lendemain matin, comme Leclou jetait un œil à sa messagerie avant de partir pour le commissariat, il remarqua le nom de Macha parmi ses mails. Il pensa que la jeune femme voulait lui préciser un détail à propos de leur rendez-vous, ou lui demander de préparer quelque chose. Mais il n'avait pas le temps pour l'instant, et quitta la maison en reportant à la pause-déjeuner la lecture de ce message.

Le capitaine était en forme, et plutôt de bonne humeur, pour cette fois. Il avait reçu des félicitations pour une affaire de stupéfiants qui

avait mené à l'arrestation d'une bande recherchée depuis longtemps, et même s'il s'en défendait un peu, il appréciait la reconnaissance quand il était sûr d'avoir fait du bon travail. Lucien tombait bien. Ils se saluèrent comme ils le faisaient d'habitude, d'une poignée de main.

- Lieutenant, vous avez étudié les éléments du dossier de la femme du supermarché ?
- Oui, capitaine, je les ai lus.
- Qu'en déduisez-vous ?
- Je suis d'accord sur le fait que ça mérite des vérifications supplémentaires.
- Mais encore ? Quand donc vous déciderez-vous à parler sans qu'on vous tire les vers du nez, nom de dieu ?

La patience du capitaine atteignait ses limites lorsqu'on ne lui déballait pas toutes ses impressions d'un seul jet.

- Oui, capitaine. Voilà, l'autopsie révèle une mort par étouffement, mais l'enregistrement vidéo ne permet pas de distinguer une bousculade expliquant que la victime ait pu en être mortellement touchée. Par ailleurs, le fait qu'elle n'avait pas de papiers sur elle, que personne de son entourage ne se soit déclaré, et que son identité n'ait toujours pas pu être

déterminée, est très étonnant. De toute façon, la responsabilité du magasin est à mettre en question, car il faut établir si oui ou non des dispositifs de sécurité suffisants avaient été mis en place pour faire face à cette journée de promotion sur le *Vraicola*. Le directeur doit avoir un peu chaud aux fesses, si vous me permettez. L'industriel lui-même pourrait d'ailleurs aussi être en train de préparer sa défense, au cas où il serait mis en cause pour avoir lancé cette campagne sans anticiper les risques sur le terrain.

Le capitaine écoutait avec attention. Lorsque Leclou eut terminé, il avait confirmation d'avoir choisi la bonne personne. Le lieutenant était déjà immergé dans l'affaire.

- Vous buvez du *Vraicola*, Leclou ?
- J'en ai bu beaucoup quand j'étais jeune, mais j'ai l'impression qu'ils ont tout de même changé la recette, depuis, parce que je trouve ça trop sucré maintenant.
- Peut-être que c'est votre goût qui a changé ? Il faut le boire bien glacé.
- Possible.

Leclou retrouva son bureau et entreprit de réfléchir à la façon d'aborder cette nouvelle enquête. Malgré l'impression qu'il avait laissée, bien involontairement, à son chef, il n'avait encore aucune idée de la façon dont il allait s'y prendre. Qu'est-ce qu'on avait ? Une femme inconnue, morte étouffée alors qu'elle tentait, comme des dizaines d'autres clients, d'accéder à la promotion du jour. Une autopsie qui indiquait juste une compression thoracique, mais absolument aucun témoignage d'incident, ni de la part des autres clients, ni de l'employé affecté au rayon. Pas d'antécédent médical attestant une faiblesse respiratoire. Et c'était tout.

Pour commencer, la première étape importante était de découvrir l'identité de cette femme. D'après le rapport, elle devait avoir entre trente et quarante ans, environ. Pas de signe distinctif particulier, type européen, pas très grande, mince, cheveux châtain mi longs, yeux marron. Elle portait une jupe bleue et un haut noir, avec une veste longue. Aucune trace sur le corps, aucun coup ou égratignure, juste un bleu sur la cuisse, comme on peut s'en faire couramment. La recherche par empreinte génétique avait été faite mais Leclou s'attendait à un résultat nul. Il serait bien étonné d'apprendre que cette dame était fichée quelque part, comme délinquante ou meurtrière. Il ne s'attendait pas non plus à des preuves flagrantes d'agression, quelles qu'elles soient. Il fallait attendre les conclusions,

mais il n'avait pas d'espoir de ce côté-là. Sans papiers sur elle, pas de nom mais pas non plus d'adresse, de famille... Pourtant, personne n'est réellement seul, et il était très rare qu'une personne décède sans que quelqu'un se manifeste pour la réclamer. Or, depuis le jour du drame, le corps de la femme était toujours à la morgue, anonyme, en attente d'une identification qui ne venait pas. On pouvait patienter encore un peu, mais c'était du temps perdu pour l'enquête. Alors, puisqu'il y avait de toute façon une énigme à résoudre quant à la façon dont la dame était morte, autant se concentrer là-dessus pour l'instant. Pour ça, il faudrait se rendre sur place, dans ce magasin, et essayer d'obtenir plus de détails et d'informations, auprès des personnes qui étaient présentes le jour dit. Et d'ici là, Leclou pouvait toujours demander que l'on fasse des recherches actives sur des personnes qui reconnaîtraient la femme, grâce à un avis public. Ça pouvait marcher, à partir d'un portrait-robot, parce qu'on ne pouvait évidemment pas envisager de publier une photo de la personne dans l'état où elle se trouvait.

On frappa à la porte du bureau. C'était justement le brigadier Fauquet, qui venait demander à Leclou s'il avait besoin de lui pour sa nouvelle affaire. Le capitaine l'avait envoyé en renfort, et il était prêt à seconder le lieutenant, si nécessaire.

Lucien s'entendait très bien avec Fauquet, qu'il connaissait depuis ses débuts, lui aussi. Le brigadier